

à leurs établissements, elles peuvent maintenant donner à manger à deux cent cinquante personnes à la fois, hommes ou femmes, et cela toute la journée. Un nombreux personnel permet de faire le service avec diligence.

Cinquante personnes peuvent y avoir une chambre ou au moins un lit pour la nuit.

Les personnes du sexe seulement sont admises pour coucher.

Le chemin qui conduit au Couvent a été considérablement amélioré. Il est devenu facile même pour les personnes âgées ou infirmes. Le site est enchanteur et tout à fait salubre.

Statistique agricole.—Les derniers livres bleus contiennent une foule de détails intéressants sur l'état de notre agriculture. Il appert, d'après ces calculs qu'il y a environ 700,000 agriculteurs au Canada, et le produit total de leur travail comprend ce qui suit : 149,000,000 de minots des différentes espèces de céréales, 104,000,000 de minots de légumes ; 106,000 de livres de beurre et de fromage ; 13,000,000 de minots de pommes ; 4,000,000 de livres de raisin et 5,000,000 de tonnes de foin ; mais ce dernier chiffre ne comprend pas les milliers de tonnes de foin sauvage récoltées dans le Nord-Ouest.

Sur l'immense étendue de la confédération il y a 50,000,000 d'acres de terres non occupées ; 22,000,000 d'acres défrichées en tout ou en partie ; 5,000,000 d'acres ensemencés : et 6,000,000 d'acres en pâturage, sans compter les immenses prairies du Nord-Ouest qui s'étendent sur une surface de 300 lieues, de Winnipeg aux Montagnes Rocheuses.

Le bétail dans la Confédération, est évalué à 900,000 chevaux ; 200,000 poulains ; 2,000,000 de bêtes à corne et 1,500,000 vaches laitières ; 1,500,000 porcs et 3,000,000 de moutons qui produisent près de 12,000,000 de livres de laine.

L'exportation du bétail a pris une très grande extension. En 1874 elle n'était que de 40,000 têtes valant environ \$1,000,000 ; et, en 1885, elle a atteint 55,000 têtes valant \$1,800,000. L'augmentation est constante, car en 1880, le Canada a exporté 144,000 têtes d'une valeur de \$6,800,000.

Pour les chevaux, les chiffres se sont élevés de 5,400, en 1874, avec une valeur de \$500,000 à 12,000 en 1885 avec une valeur de \$1,500,000.

Pour les moutons les chiffres se sont élevés de 250,000 en 1874, à 304,000 en 1884.

On comprend que, à mesure que les immenses ranchs du Nord-Ouest vont augmenter leur population animale, l'exportation du bétail prendra les proportions qu'il est difficile aujourd'hui de prévoir et que la Grande-Bretagne finira par tirer du Canada la plus grande partie de ses viandes de consommation.

On peut juger du développement énorme que prend l'élevage du bétail dans le Nord-Ouest par ce fait que le seul district d'Alberta, qui ne possédait que 3,000 têtes de bétail il y a trois ou quatre ans en compte aujourd'hui 90,000.

Dans la Colombie Britannique, on évalue à 70,000 têtes le bétail des ranchs situés à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

En 1883, le surplus de la récolte du blé au Manitoba était de beaucoup moins d'un demi-million de minots ; en 1884 il dépassait un million de minots ; en

1885 il dépassait trois millions ; encore ce chiffre ne comprend-il pas les quantités considérables de blé qui ont été récoltées dans les districts de Saskatchewan, Alberta et Athabaska.

Enfin, un fait très remarquable s'est produit depuis cinq ans relativement aux produits de la laiterie.

La fabrication du beurre et du fromage a pris de telles proportions que Montréal a exporté plusieurs millions de boîtes de fromage de plus que New York. La valeur des exportations de fromage, en 1883, représentait \$6,200,000 et \$7,400,000 en 1884.

L'exportation des œufs a dépassé 11,000,000 de douzaines, représentant \$2,600,000

Enfin, le Canada a exporté l'année dernière 2,000,000 de livres de miel.

CAUSERIE AGRICOLE

La vie des champs.

Que voyons-nous aujourd'hui, dans un trop grand nombre de nos paroisses ? La vie des champs y paraît un pis-aller. Le désir de la quitter pour celle des villes est devenu l'ambition du grand nombre, notamment parmi les jeunes gens dont les bras seraient si utiles à l'agriculture. On dirait qu'à la campagne tout est privation et que dans les villes, dans les grands centres manufacturiers tout est jouissance, et que les travaux de la culture doivent rester uniquement le partage des plus ignorants et des intelligences les plus bornées. Dès qu'on possède une demi instruction, il faut faire ce travail soit disant aride, ne pouvant promettre, dit-on, à ceux qui s'y livrent, qu'une vie tout entière de fatigues et de privations. À la ville, on croit trouver un travail moins pénible et tout aussi assuré, plus d'aisance par suite avec moins de peine, et aussi plus d'amusements. Voilà ce que pensent aujourd'hui la grande majorité des jeunes gens de la campagne, et ce qui leur fait abandonner le travail des champs.

Nous ne disconvenons pas que pour la dureté du travail, dans les circonstances parfois pénibles où il s'opère sur une ferme, quand il est fait sans calcul et par conséquent sans profit, on puisse avoir raison de se plaindre.

Mais nous ne comprenons pas que comme remède au travail si honorable de la culture des champs on choisisse une vie d'exil pour ambitionner dans un pays étranger un travail autrement pénible et si peu assuré, surtout dans un temps où les journaux canadiens-français qui se publient aux États-Unis ne cessent de nous mettre en garde contre cette émigration, et de conseiller aux jeunes gens de se livrer à la culture de la terre plutôt que d'aller chercher du travail chez nos voisins.

La véritable maladie qui sévit chez les jeunes gens, même chez les jeunes filles de nos campagnes, ce n'est pas la gêne ni la pauvreté qu'ils éprouvent, mais bien plutôt le mépris qu'ils ont pour tout ce qui se rattache à l'agriculture qui autrefois faisait l'orgueil de nos ancêtres, comme elle créait le véritable contentement dans les familles.

Si nous consultons les statistiques agricoles de notre pays, que nous publions aujourd'hui, nous verrons